Jeudi 1er Janvier 1891 — CINQ CENTIMES — 7e Année. — N° 1

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

ARCHIVES Communales ROUBAIX

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . . 1 fr. 00

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux de l'Avenir, à l'Agence Nationale de l'Publicité, 1, place de la Bourse, 15, et à PARIS, 8, place de la Bourse, et à l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, 8, rue Vivienne, 104, boulevard Haussmann et 3, rue des Tuileries.

TÉLÉPHONE

Elections sénatoriales du 4 Janvier 1891

Candidats des Congrès Républicains

NORD

MAXIME LECOMTE

Docteur en Droit, Député du Nord

PAS-DE-CALAIS

HUGUET

Sénateur sortant, Ancien Maire de Boulogne-s/Mer

CAMESCASSE

Commandeur de la Légion d'honneur, Ancien Préfet, Ancien Député du Pas-de-Calais

DÉPREZ

Cultivateur, Vice-Président du Conseil général, Député du Pas-de-Calais

BOUILLIEZ

Cultivateur, Conseiller général du Pas-de-Calais

1890

L'année qui vient de s'écouler a été pour la politique intérieure une année de liquidation.

Liquidation du boulangisme; liquidation des vieux partis monarchiques; liquidation même de l'opposition officielle de l'Eglise qui a fait du bout des lèvres son adhésion à la forme actuelle du gouvernement.

Ainsi s'est réalisé le mot de M. Thiers : la République est le gouvernement qui nous divise le moins; elle s'est affirmée non-seulement par une durée de vingt années, mais elle a fini par imposer silence à ses ennemis les plus réfractaires.

M. le Président de la République, voyageant en Corse, y a été accueilli par des ovations enthousiastes, et dans ce berceau de la famille impériale, pas un cri de Vive Napoléon, ou de Vive Boulanger n'a été poussé sur son passage.

La publication des Coulisses du boulangisme a donné le coup de grâce à la coalition d'appétits qui s'était formée autour du général félon. Quand le monde connut par le détail la cuisine malpropre de cette conspiration, ce fut dans toute la France un mouvement de dégout et de honte tel que tout espoir de restauration dut être définitivement abandonné par les anciens partis.

Ne pouvant se résoudre à renoncer cependant à toute action et à toute influence dans les affaires, ils cherchèrent à se rapprocher de la République et sous prétexte de politique de conciliation et d'apaisement, offrirent un concours, qu'on ne leur demandait point, sous des conditions d'autant plus inacceptables que leur situation de vaincus et de désespérés aurait dû leur dicter une attitude plus modeste.

C'est ainsi qu'on vit M. de Cassagnac, qui s'était promis de jeter la République à l'égout et M. Baudry-d'Asson qui proposait seulement autrefois de livrer tous les *républicains à la curée de ses chiens*, se déclarer prêts à accepter la Constitution si la République voulait s'engager à renoncer aux lois fondamentales qui garantissent la *liberté des citoyens et la neutralité de l'Etat*.

Le bon sens du corps électoral a fait justice de ces prétentions insolentes et les *républicains* ont renvoyé, comme il convenait, M. de Cassagnac à son égout et M. d'Asson à ses meutes.

Mais la cause de la monarchie était si bien perdue que l'Eglise elle-même, dans son propre intérêt, a cru devoir la sacrifier.

Après avoir eu une entrevue avec le Pape, M. le cardinal de Lavigerie prononçait à Alger un toast dont le retentissement fut extrême et dans lequel il déclarait *se rallier sans réserve à la République*.

Plusieurs prélats donnèrent leur adhésion au langage, une lettre du cardinal Rampolla, écrite par ordre de Léon XIII, vint encore en souligner la signification; enfin, hier, M. Fuzet, évêque de la Réunion, après avoir été reçu au Vatican, en audience particulière, vient d'adresser à M. de Lavigerie une lettre dans laquelle il donne son adhésion complète aux paroles du primat de l'Algérie, lettre dont nous détachons le passage suivant qui paraît avoir été inspiré directement par le secrétaire d'Etat du Pape : « Je me suis permis d'insister sur la nécessité où nous sommes, dans l'intérêt supérieur de l'église, de nous dégager des partis monarchiques impuissants à rien conserver, à rien fonder, même lorsqu'ils oublient les lois de la conscience jusqu'à s'abaisser à ramasser les armes déshonorées de la corruption et de la conspiration. »

Après la déroute de l'armée l'Eglise se décide donc à détrier comme elle mérite cette abominable coalition, qu'elle a pensé sans doute qu'elle n'aurait rien perdu de son autorité morale devant le pays si ce langage avait été tenu avant que la défaite l'eut rendu indispensable.

La République voit donc tous ceux qui l'ont combattue depuis sa fondation, s'incliner devant elle, nous avons évidemment le droit et le devoir de douter de ces convictions spontanées, qui ont suivi de si près des manifestations de la haine la plus vivace et la moins scrupuleuse, mais l'hypocrisie elle-même n'est-elle pas un hommage rendu à la vertu ?

Il n'y aurait de danger pour nos institutions que si nous étions assez crédules pour livrer nos citadelles à la réaction masquée qui frappe à nos portes, mais les enseignements du passé ne seront point perdus pour les républicains et ils sauront défendre leur œuvre comme ils ont su l'édifier.

La République forte, calme, prospère respectée de tous, continuera son évolution, donnant au monde surpris le spectacle d'un peuple qui sait se gouverner lui-même et qui a donné à la liberté des garanties assez sûres pour éviter les troubles et les agitations violentes qui menacent ou désolent les autres nations.

Th. BERGÈS

Conseil des Ministres

Paris, 30 décembre. — Les ministres se sont réunis ce matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Carnot.

M. de Freycinet, ministre de la guerre, a donné connaissance au Conseil des dispositions prises pour assurer, à partir du 1er janvier 1891, l'unification complète des soldes de l'armée, conformément aux prévisions du budget voté par la Chambre vient de voter.

Un autre décret signé par le président de la République rend applicable au nouveau tarif pour le dédouanement des officiers, qui améliore sensiblement les tarifs antérieurs.

M. Rouvier, ministre des finances, a fait signer un décret portant règlement d'administration publique sur la taxe militaire, en exécution de l'article 35 de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée.

M. Rouvier a fait signer un autre décret portant règlement d'administration publique pour l'exécution de l'article 33 de la loi du 8 août 1890, concernant la taxe sur les cercles sociétés et lieux de réunion où se paient des cotisations.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

Grave maladie de l'amiral Aube

Paris, 30 décembre. — D'après une dépêche de *Toulon à la France*, l'amiral Aube, ancien ministre de la marine, actuellement à Toulon, serait à toute extrémité.

***

Le vice-amiral Aube est âgé de 66 ans. Né à Toulon le 22 novembre 1824, il sortit de l'école navale en 1844 et débuta par de longs voyages autour du monde. Il conquit l'épaulette de lieutenant de vaisseau en 1853, au Sénégal, à la suite de plusieurs expéditions contre les Maures.

Retourné au Sénégal en 1858, il prit part sous Faidherbe, puis sous Jauréguiberry, à de nouvelles campagnes, notamment à celle de Gambie, au cours de laquelle il fut cité à l'ordre du jour. C'est là qu'il se lia d'étroite amitié avec Faidherbe dont il devait plus tard le tuer.

Au début de la guerre contre l'Allemagne, M. Aube fut promu capitaine de frégate, il fut ensuite major-colonne général auxiliaire, commandant une brigade du 20e corps, à la première armée de la Loire et à l'armée de l'Est, combattit vaillamment à Beaune-la-Rolande, à Villersexel et à Héricourt.

Gouverneur de la Martinique en 1879, contre-amiral l'année suivante, commandant en chef de l'armée d'évolution, en 1883, il fut appelé au ministère de la marine, le quitta l'année suivante, dans le cabinet Freycinet-Boulanger, et resta en fonctions jusqu'en mai 1887. Entre temps, il avait été nommé vice-amiral.

L'amiral Aube a laissé des traces nombreuses de son passage au pouvoir; il a été, notamment, un des adeptes énergiques de la réforme de la marine et de l'extension de l'importance des torpilleurs, ses idées ont été vivement combattues, bien que la plupart d'entre elles soient aujourd'hui appliquées.

M. Aube a publié de nombreux ouvrages, notamment sur ses voyages et ses campagnes et sur les opérations du 20e corps à l'armée de la Loire en 1870.

Il laisse deux enfants, un fils, qui est ingénieur de vaisseau et une fille mariée au lieutenant de vaisseau Compion, qui s'est distingué au Dahomey à l'escadre de l'amiral Coubet.

LE SUCCESSEUR DE M. RICHARD

Paris, 30 décembre. — C'est au début de la prochaine session du conseil municipal que sera élu le successeur de M. Richard.

Il y a trois candidats déjà sur les rangs : MM. Strauss, Santon et Deschamps. Ce dernier, appuyé par les autonomistes tient la corde.

Poursuites pour outrages à la magistrature

Paris, 30 décembre. — Le bruit court avec persistance que le parquet va poursuivre certains journaux pour outrage à la magistrature à l'occasion des attaques dont le près dont de la 9e chambre correctionnelle dans les affaires Moro et Labruyère a été victime.

Sur les traces de Padlewski

Paris, 30 décembre. — La *France* dit qu'un haut fonctionnaire de la sûreté générale lui a affirmé ce matin qu'on était sur la véritable trace de Padlewski. Il ne serait pas impossible que l'on apprenne prochainement son arrestation, mais uniquement du côté où l'on a d'abord cru qu'il s'était réfugié. Je vous donne la nouvelle sous réserve. Ce qu'il y a de certain, c'est que des agents ont été envoyés à Anvers, Amsterdam et Bâle.

L'ENTREVUE O'BRIEN-PARNEELL

Notre correspondant de Boulogne nous télégraphie :

Boulogne-sur-Mer, 30 décembre. — M. Parnell, accompagné de MM. le docteur Kenny, John Redmond, William Redmond, Sculir, ex-candidat à Kilkenny, et du docteur Klancy, est arrivé de Londres aujourd'hui presque en même temps que MM. O'Brien et Gill, de Paris.

Ces messieurs se sont réunis cette après-midi dans un des salons d'un hôtel à Boulogne.

Rien n'a encore transpiré de leur entrevue.

D'autre part, nous recevons de Paris la dépêche suivante :

Paris, 30 décembre. — MM. O'Brien et Parnell devaient se rencontrer aujourd'hui à Boulogne, mais ayant constaté que le lieu de leur rendez-vous était connu du public, ils ont décidé que leur entrevue n'aurait pas lieu à Boulogne. C'est dans une des villes situées sur la ligne de Boulogne à Paris, très probablement Amiens, que la conférence se tiendra. On attend encore deux députés parnellistes. La première question qui sera traitée dans cette entrevue sera probablement la question de l'attribution des sommes souscrites par la propagande irlandaise. L'accord sur ce point se fera sans difficultés. Ces sommes seront attribuées uniquement aux tenanciers chassés de leurs terres.

Faits Divers Télégraphiques

Dernières nouvelles spéciales

EMPOISONNÉ PAR LE FARD. — Budapest, 30 décembre. — Louis Beckmann, artiste de talent, jeune premier au Théâtre national, avait un petit bouton à la joue. Le fard que l'acteur mettait tous les jours sur son visage a amené le gonflement du bouton. Puis un empoisonnement du sang s'est déclaré, et Louis Beneck a succombé à l'âge de trente-deux ans.

UN DUEL DANS LE GRAND MONDE. — Marseille, 30 décembre. — Un duel au pistolet a eu lieu aux environs de Marseille entre deux personnages habitant l'un Paris et l'autre Cannes.

L'un des adversaires a reçu une balle dans le cou, mais la blessure est sans gravité.

Le motif du duel est : paraît-il, qu'il existe entre deux hommes, l'un de noble ancêtre hongrois, parent d'un ancien ministre et le fils d'une haute personnalité parisienne.

L'ESCAUT GELÉ. — Anvers, 30 décembre. — L'Escaut est complètement couvert de glace, on traverse le fleuve à pied, ce qui ne s'est pas vu depuis un grand nombre d'années.

LA PETITE VARIOLE. — Bruxelles, 30 décembre. — La petite variole sévit avec intensité.

IMMENSE INCENDIE. — Londres, 31 décembre. — Un grand incendie s'est déclaré dans la pastèche à Queen victoria street ouest.

Les Trois-Magasins, occupés par MM. Franckem, fabricants d'articles de fantaisie et Révillon, commerçant de fourrures, sont brulés.

Les autres bâtiments voisins, dont l'église de Saint-Benoit sont endommagés.

L'incendie a été maîtrisé cet après-midi, après de grands efforts.

Le divorce de Mme Eyraud

A la requête de Mme Eyraud a été prononcé le divorce entre les époux Eyraud.

C'est M. Etienne qui portait la parole.

Me Danet qui, dans le procès en cour d'assises, avait pris la parole, au nom de la partie civile, en faveur des filles de l'huissier Trillet, a plaidé, hier, pour Mme Eyraud.

Mme Eyraud a donc obtenu gain de cause; le motif invoqué par elle a été l'état d'adultère notoire de Michel Eyraud avec Gabrielle Bompard.

Les époux Eyraud, qui s'étaient mariés en 1870, à la Mairie du dix-sept-ème arrondissement de Paris, et paraissaient notamment, sous le régime de la communauté, réduite aux acquêts, avaient déjà été séparés de bien par jugement en date du 21 novembre 1881.

Voici sur Mme et Mlle Eyraud quelques renseignements :

Mme Eyraud va tenter une démarche personnelle auprès de Mme Carnot pour chercher de sauver la tête de celui qui fut son mari.

Quant à sa jeune fille qui, on se le rappelle avait été très dure pour Eyraud au moment de son arrestation, elle paraît souvent être son « pauvre père » depuis sa condamnation.

Ses journées, elle les occupe à peindre sur soie ou sur porcelaine et nous avons vu tout un service peint de sa main — un bouquet de roses épanouies encadrées dans une guirlande d'épines — très joli de ton et de finesse.

Sur ses modestes économies, elle se propose d'envoyer quelque argent à son père le premier de l'an afin d'alléger son sort; peut-être le portera-t-elle elle-même, sa mère, qui hésitait tout d'abord ayant décidé de la conduire auprès du condamné.

On ne sera pas étonné d'apprendre que, grâce aux indiscrétions de certains de nos confrères n'ayant pas craint de dévoiler l'adresse et le nom des deux femmes, nombre de lettres ont été envoyées à la jeune fille; dans bien unes on lui demandait la main d'autres, des propositions lui étaient faites sur lettrines noms n'insultaient pas. Mme Eyraud elle-même a reçu une demande en mariage d'un personnage se disant millionnaire.

Pour donner une idée de la légèreté de certaines gens, ces jours-ci la poste remettait à Mlle Eyraud un petit paquet à son adresse, sur lequel on lisait : Valeur déclarée : milliards.

La jeune fille ouvre le paquet. Il contenait l'horrible jouet vendu sur les boulevards sous le titre : « La malle à Gouffé ».

Terminons par un détail touchant : l'abbé X... a dit, il y a quinze jours, sa messe, sur la demande des deux femmes, pour le repos de l'âme de l'huissier Gouffé.

***

On nous télégraphie :

La *Temps* publie ce soir les lignes suivantes :

Mme Eyraud que nous avons vue ce matin, nous a confié le grand chagrin que lui causait le bruit qui se fait autour d'elle et de sa fille. Elles se sont réfugiées pendant quinze jours chez une amie pour se soustraire à la curiosité et aux indiscrétions du public, et se n'est qu'hier qu'elles sont rentrées dans leur domicile. Elles attendent là le résultat du pourvoi en cassation et, s'il est rejeté, elles iront directement auprès de Mme Carnot et de président de la République pour solliciter la grâce de M. Eyraud. Les huit signataires des jurés qui ont été remuées par M. Decori-Jouvenel à qui elles étaient venues en faire appel de nouveau dans leurs demeures auprès du chef de cabinet Dalbiez, selon elles, Eyraud serait innocent.

Il ne serait pas le seul coupable assassin, la belle femme aurait été, dans ce cas, la complice, fait un crime pour ne pas dire que le besoin d'argent et l'influence néfaste d'une puissante maîtresse sur lui par Gabrielle Bompard qui l'aurait poussé à mentir. Mme Eyraud ajoute qu'elle a eu, seule dans le monde, la pitié de lui, elle, la femme de son mari, mais jamais de son cœur, et tous ceux qui vivaient autour de lui reconnaissent son extrême gentillesse.

Enfin, malgré la condition affreuse où elle est sa fille est très relatives par Eyraud, elles lui gardent toute leur pitié.

ASSASSINAT D'UNE VIEILLE FEMME

Notre correspondant de Lyon nous télégraphie :

« Lyon, 30 décembre. — Un crime vient d'être découvert dans les circonstances suivantes :

« Hier soir vers 11 heures, la femme Julie Champin, demeurant Grande-Rue de la Guillotière, remarqua, en rentrant chez elle, que le briquetage de son appartement était à moitié défoncé et qu'un milieu de la chambre se trouvaient plusieurs paires de chaussures, et un revolver. Elle alla immédiatement avertir la police et, vers deux heures du matin, le parquet se rendit sur les lieux. Les agents passèrent par le trou pratiqué dans le briquetage et trouvèrent dans la chambre voisine, au fond de l'alcôve, le cadavre de la femme Trilliet.

« Les premières constatations indiquent que la victime, presque octogénaire, a été étranglée.

« Le commissaire interroge actuellement le fils Trilliet. »

Les Femmes guillotinées

On croit généralement que les femmes ne subissent jamais en France la peine capitale et on se trompe.

De 1816 à 1890, il y a eu 161 femmes condamnées à mort en France. Sur ce nombre, 49 ont été guillotinées. La dernière est la veuve Thomas, qui fit périr son père avec la complicité de son mari.

Les exécutions capitales de femmes ont suivi un ordre sans cesse décroissant.

C'est ainsi que nous en comptons 42 de 1816 à 1830, 6 de 1831 à 1870, et une seule depuis 1870.

Il convient d'observer que toutes les femmes qui sont montées sur l'échafaud se sont généralement montrées pleines d'énergie jusqu'au dernier moment.

Les Maladies par les livres

Un médecin anglais, le docteur Fox, vient de saisir la justice de Wirisford, d'un fait de transmission de la scarlatine par les livres loués dans les cabinets de lecture.

Ayant observé trois cas de scarlatine dans une maison et ayant recherché la cause de cette épidémie, il fut amené à soupçonner un livre loué dans un cabinet de lecture.

Une enquête faite à la librairie a démontré que le livre avait été loué, peu de temps auparavant, par une famille dans laquelle il y avait un cas de scarlatine.

Il est donc évident que la circulation des livres loués est dangereuse au point de vue de la transmission des maladies infectieuses, d'autant que le livre conserve facilement les pellicules et les poussières contagieuses, et que justement le convalescents lisent beaucoup.

PETITES NOUVELLES

La municipalité de la ville de Neuchâtel (Suisse), n'a pas voulu que l'égoïsme devant la mort fît un vain mot. Elle vient de décider qu'il n'y aurait plus désormais qu'une seule classe pour les sépultures, et que cette classe serait gratuite.

*** Le bruit courait que M. Toutée, président de la 1re chambre correctionnelle, serait disposé à poursuivre certains journaux pour diffamation.

*** Le nouveau train royal italien, construit en Alsace, est arrivé hier à Rome. Il se compose de 4 wagons-salons et coûte 200,000 fr.

Les Fonctionnaires cléricaux

On nous écrit de Denain :

Est-ce qu'il y aurait indiscrétion à demander d'où émane l'ordre que paraissant avoir reçu les instituteurs et institutrices laïques de Denain, d'engager leurs élèves à aller se confesser et communier à la fête de Noël? ou ce n'est pas non plus surprenant, pulliement, est-ce de leur propre inspiration que ces conseils ont été donnés aux élèves ?

***

Nous transmettons la question telle qu'elle nous est posée :

Pourquoi, à l'heure de la messe, le dimanche, ne peut-on pas se faire ouvrir le bureau de poste à Escaudain? Plusieurs personnes s'en plaignent amèrement. Est-ce que dans cette localité, quand les dévots sont à l'église y compris la receveuse, le bureau, il n'est plus permis de faire fonctionner le télégraphe, ni de se munir de mandat ou timbres-poste ? c'est ce qu'il serait utile de savoir car les personnes qui voudraient adresser l'ouverture du bureau de poste d'Escaudain pendant l'heure de la messe, prendraient des mesures pour ne pas déranger la receveuse des postes de ses devoirs envers l'Eglise ?

X...

CHRONIQUE ÉLECTORALE

La succession de M. Déprez

Depuis quelques jours, on assiste dans la tire circonscription législative de l'arrondissement de Béthune, à une polémique assez vive entre les partisans, ou plutôt les amis de certaines personnalités ayant l'intention de poser leur candidature à la succession probable du siège de député occupé par l'honorable M. Déprez, dont l'élection au Sénat paraît certaine.

Cette polémique a lieu jusqu'alors et laisse encore les électeurs des cantons de Lens et de Carvin, qui composent cette circonscription, complètement indifférents.

Il résulte en effet des renseignements puisés aux sources les plus certaines et les plus autorisées que les différents comités qui veulent voir la Ligue républicaine pour désigner leur candidat lequel recueillera toutes chances de succès.

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 88

Mortes et Vivantes

DEUXIÈME PARTIE

LES FILLES

La poitrine du père s'enfla. Un soufle de fierté lui gonfla le cœur.

— Oui, celle-là était bien telle qu'il la désirait.

La limpidité de ses yeux, la grâce décente de sa tenue, son élégance, ce charme auquel on ne pouvait se soustraire, le frappèrent avec plus de force que jamais.

Elle était en sûreté.

Elle disparaît dans l'entrée du magasin et ne vit pas ce protecteur dont le regard la suivait avec tant de passion.

Et aussitôt il dit à son cocher :

— Sam, au Nouveau-Cirque.

C'était en effet l'endroit le plus rapproché où il pût obtenir les renseignements dont il avait besoin.

Il descendit de voiture à la porte du long couloir qui conduit aux écuries.

Des palefrenier étaient occupés à panser les chevaux.

A l'aspect du gentleman qui entrait, l'un d'eux, un jeune garçon aux jambes en manchons de veste, aux genoux en dehors, à la tête insolente et au corps maigre et difforme, un peu moqueur, en un mot, de la voltige et des clowneries, rédait à jouer de l'étrille et de la brosse, s'appuya sur sa fourche et attendit.

— Monsieur, dit Georges Dambert, pourriez-vous me donner l'adresse de la ma son où on engage les artistes des cirques?

Un rire de supériorité plissa la figure du boy.

Il eut un petit mouvement d'épaules qui signifiait :

— Peut-on ignorer ces choses-là ?

Et, tout haut :

— Sans doute, monsieur.

— C'est?...

— Le gentleman n'est pas de la partie?..

— Je n'ai pas cet honneur.

— Autrement le gentleman connaîtrait l'agence Cooks, Bird and Co

— Aoh ! yes, opina son collègue.

— Où est cette l'agence Cooks, Bird and Co?

Un autre valet d'écurie se mit à rire silencieusement dans un box.

C'était à peu près aussi énorme à ses yeux que d'ignorer où se trouvent New-York ou Sydney.

— Butler-Street, 72, London city.

— Je vous remercie, dit poliment l'étranger.

Et mettant la main à son gousset, il en tira dix francs qu'il laissa tomber dans celle du palefrenier.

— Milord, fit l'homme en s'inclinant.

Georges Dambert sortit.

— Il est très généreux, le gentleman, dit le boy, mais concoit-on un original qui ne connaît pas Cooks et Bird, de Butler-street, Jonathan ?

Jonathan, en remuant son fumier, ricana. L'inconnu était loisé.

Un quidam ignorant Cooks, Bird and Co ne pouvait être qu'un âne.

Mais Georges Dambert ne s'inquiétait point des opinions du boyet de son camarade Jonathan.

Il savait ce qu'il voulait et il avait d'autres idées en tête.

Il remonta dans son coupé et courut au Grand-Hôtel.

En quelques secondes il libella un télégramme ainsi conçu :

« Agence Cooks, Bird and Co, London city, Butler street, 72.

« Pouvez-vous me donner adresse des écuyères italiennes qu's'appellent Lorenza et Giovanna, deux sœurs. En ai besoin urgent. Payerai honoraires que vous demanderez pour renseignement. Expédiez réponse Davidson, bureau télégraphe, Grand-Hôtel, Paris. Attends avec impatience.

« DAVIDSON. »

— Monsieur, demanda-t-il à l'employé qui recevait son argent, quand pourrai-je avoir la réponse ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— A peu près ?

— Il nous est interdit de donner de tels renseignements.

— Sans garant?, monsieur? dit Georges Dambert en essayant de sourire. Il s'agit de graves intérêts.

L'employé lut une telle anxiété sur la figure du client qu'il en eut pitié.

C'était une bonne âme.

— Monsieur, fit-il en baissant la voix, dans les meilleures conditions, vous ne pouvez pas espérer une dépêche de Londres avant cinq à six heures. Encore vous aurez de la chance.

— Vers deux heures alors?

— A peu près.

— Merci, je reviendrai.

Georges Dambert sortit.

Six heures d'attente! Six siècles!

Que faire pour les abréger? Il est des minutes où l'homme ne peut rester en place, où le sol devient de la lave brûlante sous ses pieds. Georges Dambert était à l'une de ces minutes-là. Il avait besoin de s'étourdir, de s'agiter.

Il se souvint de Victorinien Sagot qu'il avait oublié dans son empressement à revoir Jeanne Radion, le prodigue, non plus même sa protégée, sa fille, celle de Blanche de Charnay.

Celle-là, *il était du moins certain de sa position.* Elle était sous sa main, à deux pas!

Quelle joie quand elle apprendrait la vérité de sa bouche; quand si pauvre, si délaissée, si seule dans le monde, elle saurait quels liens la rattachaient à une telle mère, quel avenir l'attendait en échange de son triste passé !

Une émotion extraordinaire le secouait comme des vents d'hiver qui déracinent les *chênes centenaires et emportent les chaumières.*

En passant aux Champs-Elysées pour regagner Courbevoie, il croisa à la hauteur de la rue de Chaillot un groupe de cavaliers qui *riaient en causant entre eux.*

En tête, il reconnut Vaunoise très joyeux, un cigare aux lèvres, piaffant sur un superbe cheval alezan brûlé.

Il se sentit envahi par une fièvre de haine.

C'était la l'ennemi.

Pourquoi en songeant au major Campayrol n'éprouvait-il pas les mêmes soubresauts de colère, la même fureur secrète, l'aversion invincible que le comte lui inspirait !

C'est que le major n'avait été pour l'instrument ! Son instinct l'avertissait que Vaunoise avait été la tête, l'autre la main, Vaunoise l'inspirateur, Campayrol le subalterne, le misérable dont on achète l'épée ou le couteau.

Campayrol était un homme du peuple, un pauvre diable, cupide, travaillé par l'envie, avide de jouissances inconnues; Vaunoise un gentilhomme auquel rien n'avait jamais manqué, un blasé qui méditait de sang-froid ses crimes.

Entre Vaunoise était en possession du bien suprême qu'ils se disputaient !

Vaunoise avait la femme ! Vaunoise était le mari de Blanche de Charnay, donc l'obstacle qui les séparait.

Tout le reste disparaissait devant ce fait capital.

C'était entre eux une guerre à mort.

Comment s'achèverait-elle?

Avec quelle arme? Par quel moyen? Où?

Autant de questions qu'il ne posait à lui-même, mais vaguement sans haine, car il était d'abord attaché à cette besogne présente :

Les retrouver !

L'une d'elles l'était déjà.

A cette pensée son cœur bondissait de joie !

Il aimait sa Jeanne avec emportement, d'abord parce qu'elle était sa fille.

Sa fille, c'est-dire son sang, son bien, l'être faible auquel il devait tout, protection et tendresse.

Il l'aimait ensuite parce qu'elle le haït à *Blanche de Charmy*; parce qu'il adorait la mère et qu'en rapprochant l'enfant dans ses bras, il était sûr que, dans un irrésistible élan d'amour, elle tomberait dans les siens.

Mais où était l'autre?

Et à cette question un sentiment s'emparait de lui et le paralysait.

Et ce sentiment c'était la crainte, la peur, une terreur dont il ne pouvait se défendre.

Pourquoi ? Il aurait donné dix ans de sa vie pour en finir avec cette peur qui le rendait blême, lui, l'homme fort et vaillant par excellence.

Aussi ce nom bizarre, Cooks, Bird and Co, l'occupait uniquement. Il tenait ses yeux fixés sur ce point d'où la lumière devait jaillir.

Aux Tilleuls, il trouva Rosso mélancoliquement occupé sous les arbres et soufflant dans sa clarinette.

Il le confia aux soins de Pepe, et, dans son besoin d'agitation, il emmena Victorinien Sagot et prit avec eux le chemin de Bellevue.

Puis il entra dix minutes chez son ami Hardouin qui lui parla de Vaunoise.

Toujours Vaunoise !

Le notaire lui montra un entrefilet d'un journal du matin dans lequel il était question très clairement de la liaison du comte avec la Roselli.

Mais qu'importait à Georges Dambert une folie de plus de son rival ?

Il écouta distraitement son ami, et s'aperçevant que Victorinien Sagot, il partit comme un trait et courut, toujours en compagnie de Victorinien Sagot, au télégraphe. Il y trouva une dépêche.

John Bull est essentiellement pratique.

L'occasion chauve n'aurait qu'un cheveu qu'il le saisirait au passage.

John Bull fairait une passion et les passions s'exploitent.

La réponse arriva au bureau en même temps que le destinataire.

Elle était ainsi conçue :

« *Connaissons pas directeur Cirque du nom de Davidson.* Envoyez cinquante livres pour renseignements.

Dambert fut heureux se montra magnifique.

Il en expédia soixante par dépêche.

John Bull avait gain de cause.

Le soir, à neuf heures, Dambert obtint en retour cette demi-satisfaction :

« Lorenza, engagée Nouveau-Cirque, Paris. Vous donnera adresse Giovanna disparue. »

John Bull était exécuté.

Pour son argent, Dambert savait ce qu'il voulait.

Tout avide qu'elle fût, l'agence Cooks, Bird and Co devenait sa providence.

Le cœur palpitant, il courut à la rue Saint-Honoré.

Au même moment, la comtesse de Vaunoise passait aux Aubrais, dans l'express de Paris.

Dès le matin, certain de tout savoir à son retour, il lui avait expédié un télégramme et ce télégramme ne contenait qu'un mot.

— Venez!

XXVI

TALISMAN SAVANRAISE.

Gomès, le compagnon de Lorenza, son inséparable, le second dans lequel elle ne pouvait rien, son complément selon Pagen-et Cooks, Bird and C., London City, Butler Street, 72, universellement connue pour la fourniture des clowns, écuyers, acrobates, équilibristes, jongleurs, professeurs de chiens savants et dompteurs de bêtes féroces et autres, Gomès, le mot, l'être qui rendait possible ses voltiges aériennes, comme elle lui permettait elle-même de développer aux yeux des foules ses beautés à la Léotard, Gomès, l'Espagnol aux passions farouches, qui vivait plus depuis son arrivée à Paris ou plutôt il vivait dans un état d'extase tel qu'il devait le conduire un jour ou l'autre à Bedlam, si l'accès échappait à la folie, c'est que rien ne pouvait exercer avait leur aux bords fleuris de la France et la Seine.

Cet Gomès en maillots variés, aux biceps étonnamment musclés, aux prunelles brillant comme des braises, aussi terrifié toute autre femme que sa camarade du trapèze et des jeux sérieux du cirque.

Mais Lorenza était bien la nature la plus insouciante du danger qui respirait dans nos murs à cette époque.

En lutte avec toutes les difficultés depuis son entrée dans la vie, elle avait contracté l'habitude de les mépriser et s'en occupait à peine.

Accolée par la force des choses et le hasard des circonstances à son jaloux partenaire, elle ne laissait rien pour l'irriter, mais elle ne faisait rien non plus pour calmer ses colères injustes ou non.

(A SUIVRE.) CHARLES MÉROUVEL.